

Les attelages de chèvres

Oui, bon, d'accord, le fils de Louis XVI, celui de Napoléon... on ne compte plus les rejetons de la haute qui se sont vu offrir des attelages de chèvres. Mais attendez d'avoir lu cette histoire, et vous conviendrez avec moi que leurs aventures n'étaient pas au niveau de celles qui vous attendent. Elles vous sont contées par deux des protagonistes, Guy Clément et Pierre Gerin aux violons et à la voix (et Bernard Ycart au clavier). Ils dédient leur récit aux autres acteurs, avec une pensée émue : Jean et Bernard Gerin, Claude et Maurice Clément, ainsi qu'Albert Chovin.



Nous sommes à Cornillon en Trièves, dans les années 1946–48. À cette époque, la commune compte deux écoles : une à Villard-Julien et une à Grand Oriol. C'est dans cette dernière que se situe l'origine de la chose. Il y avait parmi les élèves, deux familles : les Gerin de Pierre Vulson et les Clément de Grand Oriol. Bien que Pierre Vulson soit situé sur la commune de Saint-Jean d'Hérans, les autorités avait accédé à la demande des parents Gerin qui jugeaient que la différence de dénivelé entre Villard de Touage et Grand Oriol justifiait une entorse à la carte scolaire. Il faut vous dire

que les trajets, avant l'innovation dont il sera question plus loin, se faisaient à pied, y compris en temps de neige.



De ces turbulents élèves, nous parlons des aînés Jean (1936) et Pierre (1938) pour les Gerin (appelés le plus souvent « Casous » (diminutif de Casimir, prénom de leur grand-père) et de Claude (1936) et Maurice (1937) pour les Clément. Les deux plus jeunes de chaque famille, Bernard et Guy (1942), ne furent que les témoins passifs de la grande révolution technique.

Les aînés, trop jeunes pour se servir des chevaux, mais confrontés aux multiples tâches quotidiennes (betteraves pour les cochons, herbe pour les lapins, etc...) et aussi pour leurs loisirs, eurent une idée géniale : atteler les chèvres ou les boucs. Deux chèvres chez les Clément (Gaby et Souris : vous les avez vues plus haut) un bouc chez les Casous : il est derrière le chien dans l'image de droite, dûment harnaché.



Pour ce faire les jeunes ingénieurs s'inspirèrent de l'attelage des chevaux. Tout restait à faire : construction de mini tombereaux dits « baroutous », création de harnais... Mais, en ce temps-là, les matériaux étaient rares, l'argent aussi : c'était juste après la guerre ! Il fallut faire preuve d'imagination. Chez les Clément, la caisse du baroutou fut construite avec quelques planches de récupération, les brancards avec deux branches de frêne. Pour l'assemblage quelques pointes (plus ou moins rouillées ou tordues). Pour l'outillage c'était autant la misère : un vieux marteau et une vieille scie. Pour les harnais, même problème : quelques récupérations, peu de cuir, beaucoup de « ficelles de lieuse » tressées. Pour l'essieu et les roues ce fut une autre histoire (tous les produits de récupération étaient inadaptés, trop lourds, etc.). Il fallut donc longuement négocier avec les parents, pour acheter un essieu avec deux roues en fer. La commande fut passée chez le père Borel à Mens (c'était le spécialiste des voitures à bras). Dès la réception, l'assemblage se réalisa ; les meilleures pointes avaient été conservées pour cet organe de sécurité. Chez les amis Casous ce fut différent. La mémé Marthe possédait déjà un « baroutou ». Elle s'en servait pour aller au jardin et faire ses courses. Mais comme il commençait à devenir trop lourd pour son âge, elle accepta, après quelque marchandage, de le céder à ses petits-enfants.



Pour les harnais, les Casous étaient aussi mieux équipés. Les tontons de Villette, complices de la réussite du projet, avaient déniché, chez « Gaby Gros » un antiquaire très connu à La Mure, un mini-collier identique à celui que portaient les chevaux. Le bois et le cuir étaient en bon état mais le rembourrage était à changer. Comment faire ? Après l'avoir nettoyé, passé le cuir à l'huile de pied de bœuf, maman Gerin dit : « Je vous aide ! » Quelle aubaine ! Cette réparation a quand même pris un certain temps. Il a fallu trouver les outils, les pièces de rechange et bien sûr les mettre en place.

Il y avait dans un coin du hangar une boîte qui abritait les outils de réparation provisoire quand un harnais cassait : une alène, un poinçon, du ligneul et de la poix. Voilà pour les outils. La jambe d'un pantalon bleu pour la toile. Dans un coin de la grange un vieux matelas de crin servait quelques jours par an au grand-père pour dormir à l'écurie, quand il fallait surveiller une jument qui allait pouliner ; quelques poignées de crin en moins n'altéreraient pas ses bons services.



Les attelages réalisés, il fallut passer aux dressage définitif de ces pauvres bêtes. Les chèvres et les boucs sont des ruminants souvent critiqués pour leur caractère difficile et capricieux. Mais en l'occurrence, ayant été un peu dégrossis, tout se passa sans trop de problèmes.



Ils devinrent à la fois nos compagnons de corvées et les jouets privilégiés de notre enfance. Peut-être même ces braves bêtes, soumises aux exigences de leurs jeunes maîtres, furent-elles plus dociles que les rennes du père Noël ?

De la docilité et de la patience, il leur en a fallu ! Jugez plutôt. À cette époque-là, chaque ferme élevait des cochons qui fournissaient la viande pour l'année. Pour les nourrir, chacun possédait un champ de betteraves. Celui des Gerin se trouvait au lieu-dit « les Auchiers », au bord de la route départementale. Aussi, chaque jeudi durant la période estivale, les jeunes Gerin avec leur attelage, se rendaient sur le lieu faire la provision pour la semaine. Il faut dire que le bouc connaissait bien

la chose et se dirigeait vers le but en trottant, parce qu'il savait qu'il aurait une récompense : il adorait les betteraves ! Cet attelage peu ordinaire, attirait l'attention des gens qui passaient sur la route. Chacun y allait de sa remarque : étonnement, voire admiration... ou raillerie ! Parfois on entendait le bruit des sabots d'un cheval au trot. C'était « Balzabo », qui tractait la jardinière de l'équipage Michallet, maréchaux-ferrants de Mens. Ils allaient ferrer à domicile où en revenaient, et avaient la moquerie facile. Reconnaissons que la comparaison entre les deux attelages pouvait prêter à sourire.

Un jeudi, les parents Gerin envoient les garçons et leur attelage à Villette, ferme située entre le col Accarias et Mens. Elle était occupée par le grand-père et les oncles « Chevalier ». Ils avaient un berger, M. Curtelin qui, en gardant les moutons, s'occupait à couper les genévriers, et à trier les tiges utilisables.

Les genévriers sont connus pour leur résistance à la pourriture. Ils sont recherchés pour faire, entre autres, des rames à pois. La mission des aventuriers : ramener un chargement de rames à pois de Villette à Pierre Vulson. Vu la longueur des tiges, un baroutou n'aurait pas suffi. Il fallut mobiliser celui de la mémé Casou. Les tontons étaient contents d'empiler. Nous n'avions pas évalué le poids du fardeau, mais il pouvait avoir dépassé les 200 kilos.



De plus, le convoi était rigide : imaginez la difficulté des virages un peu prononcés. Il fallait faire riper, en faisant des efforts surhumains, le baroutou qui accompagnait l'attelage, pour remettre le convoi en ligne. Quand la pente du chemin ou de la route était un peu forte, chacun à notre tour, nous poussions le convoi pour aider ces pauvres bêtes. Dans les descentes, c'était le contraire, il fallait le retenir pour qu'il ne s'emballe pas. Bref ! Après maints efforts et quelques mots doux, le convoi arriva à bon port. L'histoire ne dit pas ce que ces braves bêtes ont pensé de l'expédition. Elles n'ont rien laissé paraître... pourtant elles avaient dû en baver ! Nous, nous étions contents de notre performance.

Un dimanche après-midi, très occupés par la réalisation d'un projet inventé la semaine précédente, l'équipe au complet rencontre Edmond Gay le père de notre collègue Gabriel, de plusieurs années notre aîné et qui ne faisait pas partie de notre tribu. Ce brave monsieur nous dit : « si vous voulez, je vous donne l'autorisation de prendre des branches de pin pour l'école, dans ma parcelle du Serre Vulson ». En ce temps-là les écoles étaient chauffées au charbon qui était fourni par la commune. Cependant pour allumer le poêle, il fallait du bois, qui était à la charge des parents d'élèves. L'affaire n'était pas tombée dans l'oreille de quatre sourds. Ce serait un excellent exercice pour leurs attelages et en même temps ils rendraient service à leurs parents. Le dimanche suivant, à huit heures du matin, tout était prêt pour démarrer le chantier. Il fallait dans une pente assez forte, traîner le bois sur une longueur de 500 mètres, en zigzaguant entre les arbres et les buissons, jusqu'à portée du tombereau. Pour ce faire, nous rassemblions les branches en « chabaies », selon l'expression patoise. Ce qui veut dire que nous mettions ensemble quelques branches attachées par une chaîne prêtée par nos parents, car des ficelles n'auraient pas résisté à la force de nos compa-

gnons. Quelques dimanches plus tard et avec quelques jurons de plus, le chantier était terminé. Et nous avons ainsi participé au chauffage de l'école.



Justement... l'école! Les enfants Gerin y venaient à pied. C'était fatigant et monotone: il fallait trouver autre chose! Nos petits génies pensèrent tout de suite à leur attelage « bouc-baroutou », mais comment faire sans parking-relais? Après réflexion et concertation avec leurs camarades du Grand Oriol, ils décidèrent que pendant les heures de classe, le bouc serait mis en pension avec les chèvres, dans l'étable du père Clément, qui accepta volontiers. Le transport scolaire était né!

« Quelques fois, quand nous étions en avance sur l'horaire de l'école, nous attelions le bouc au baroutou. Sans hésiter et en trottinant, il nous emmenait au bon endroit. Tout était réglé comme du papier à musique. Si nous avons le temps, nous dételiions la bête, la débarrassions de ses harnais et nous l'emmenions dans son hôtel, toujours prêt à l'accueillir. Mais, si nous étions pressés, notre palefrenier venait à notre rescousse; le papa Léon, très généreux, laissait son occupation un moment et faisait le travail à notre place. Toutes les occasions étaient bonnes pour s'échapper un instant de l'école. À midi, on essayait de sortir un moment pour donner à boire et à manger à notre bouc mais l'autorisation, à notre goût, nous était trop peu souvent donnée; mais, nous étions tranquilles, d'autres s'en chargeaient. Le soir, tous les écoliers qui prenaient le même chemin que nous, jetaient le cartable dans le carrioulou et le temps n'était plus compté. À cette époque, nous vivions à l'heure du soleil. Quand nous sortions de l'école, il faisait nuit, et nos parents inquiets ne voulaient pas que l'on circule de nuit avec notre attelage sans éclairage. Donc: pas de transport scolaire l'hiver. »

Pas souvent en automne et au printemps non plus, reconnaissons-le. Il faut dire que la jeune institutrice était d'une extrême rigueur! Elle ne supportait aucun manquement au règlement... et encore moins la tendre odeur que ses élèves transportaient jusqu'à l'école! « Odeur amoureuse, quand elle vous tient, ne vous quitte que difficilement ». Il faut dire que le bouc Gerin était une belle bête, mais qu'il puait... quelque chose d'impressionnant! Que faire pour éviter les remarques quotidiennes de l'institutrice? Après maintes interrogations, réflexions et hésitations, une grave et irréversible décision fut prise. Le père Gerin chargea le bouc dans la « jardinière », attela la jument, et dans cet équipage conduisit la pauvre bête chez un maquignon mensois, M. Beaup, personnage habitué à ce genre de choses. Sur le champ, le bouc fut privé de sa virilité. Notre jouet ne nous en a jamais tenu rigueur (c'est ce que nous avons préféré penser).

Évidemment, les équipages des frères Gerin et Clément ne manquaient pas de faire des envieux parmi leurs camarades de classe.

Albert Chovin dit Béberty (1940), habitait Petit Oriol et avait les mêmes soucis de transport que ses camarades. Il disposait lui aussi d'un bouc, et fut conquis par la grande innovation. Pour la partie attelage : pas de problème, son oncle Jo construisit le baroutou, fabriqua les harnais, etc. . . Mais pour le dressage de la bête il fallut faire appel aux spécialistes.



Il fut décidé que lesdits spécialistes descendraient un dimanche après midi, pour tenter de raisonner l'animal. Les Casous avec leur attelage et leur chien, devaient passer au Grand Oriol pour prendre les Clément qui, ce jour là, avaient la charge de leur petit frère.



Qu'à cela ne tienne ! Voilà le petit Guy chargé dans le baroutou, et le convoi se met en route pour Petit Oriol, le véhicule sautant d'une pierre à l'autre et de nid de poule en nid de poule. Tout allait bon train, quand tout à coup, au lieu dit « Sous les Bois » voilà que le chien des Casous décide de passer devant l'attelage des Clément. La pauvre chèvre Clément affolée manque la route, et l'attelage dévale la pente abrupte en direction du ruisseau. Le pauvre petit dernier, braillant et pleurant, est éjecté et projeté dans les buissons et le ruisseau. La chèvre, elle, ne livra pas ses impressions.

Les grands eurent la mission quasi impossible de consoler le petit. Mais plus de peur que de mal ! Après réajustement de l'attelage et quelques encouragements pour le petit dernier, le convoi se remit en route pour accomplir sa mission. En rentrant à la maison les grands ne furent pas félicités par la maman de la victime qui pleurnichait encore un peu. Il ne fut fait aucun constat, ni les gendarmes ni les pompiers ne furent prévenus. La conformité de l'attelage et des équipements de sécurité ne fut pas mise en cause. Mais le petit dernier se demande encore si les problèmes auditifs de son ami Pierre ne seraient pas dûs en partie au surmenage de tympan auquel il fut exposé ce dimanche-là.

Ce serait donc la seule trace actuelle de l'épopée des attelages de chèvres ? Attendez un peu. Sur la route entre la ferme de Villette et Pierre Vulson, se trouve le domaine du col Accarias. Une jeune fille qui habitait là se souvient : « Quand j'entendais le bruit des roues du baroutou sur les cailloux, avec mes parents nous allions à la fenêtre et quand le convoi passait, je n'avais d'yeux que pour l'attelage » . . . et peut-être un peu aussi pour un des conducteurs, puisque la jeune Anne-Marie est devenue Madame Gerin.

Qui sait si l'histoire est terminée ? N'oublions pas que « Peugeot », au tournant du XX^e siècle était une marque de charrettes... pour chèvres !

